

Hendrik Conscience ouvrit définitivement la voie à la canonisation du 11 juillet 1302. A partir de ce moment-là, la bataille des Éperons d'or devint le symbole par excellence de l'identité flamande. Hendrik Conscience donna à la bataille ses lettres de noblesse et contribua dans une très large mesure à la mythifier et à en faire l'un des symboles les plus importants du Mouvement flamand. Celui-ci adopta comme emblème l'arme des comtes de Flandre et comme hymne la chanson *De Vlaamse Leeuw*, composée en 1847 par Hippoliet van Peene et Karel Miry.

En 1973, le Conseil culturel de la Communauté néerlandophone, prédécesseur de l'actuel Parlement flamand, proclama le 11 juillet jour de fête de la Communauté flamande. Cette décision entérina ainsi la canonisation officielle de la bataille des Éperons d'or qui s'était déroulée sur le *Groeningeveld* près de Courtrai en 1302. Ce faisant, la Flandre choisit un événement très ancien, contrairement à la Communauté française qui, optant pour le 27 septembre, préféra faire référence à la Révolution belge de 1830. Le choix du 11 juillet comme jour de fête de la Communauté flamande se révéla donc «historiquement» incorrect. Il n'empêche que ce fut à l'évidence un choix logique et parfaitement explicable sur le plan historique.

Véronique Lambert  
(Tr. U. Dewaele)

A signaler:

V. LAMBERT, «Réalité et fiction: Les Flamands et la Bataille des Éperons d'or» dans: J. HEUCLIN (éd.), *Actes du Colloque, 1<sup>re</sup> journée de la Coordination Universitaire pour l'Étude du Flamand*, 16 octobre 1998, Université Catholique de Lille, Lille, 1999, pp. 19-25.  
J. TOLLEBEEK, «La Bataille des Éperons d'Or. Le culte de 1302 et la lutte flamande», dans: A. MORELLI, *Les Grands Mythes de l'Histoire de Belgique, de Flandre et de Wallonie*, Bruxelles, 1995, pp. 205-218.



### **Geel: plus de 700 ans de thérapie «séculaire»**

En Flandre, tout le monde connaît Geel, petite ville de la province d'Anvers. Cinq cent cinquante personnes atteintes d'un handicap mental ou souffrant d'affections neurologiques y vivent actuellement en toute liberté dans des familles d'accueil et dans la ville «modernisée», parmi les 33 000 habitants. Ces placements sont

supervisés par l'OPZ ou *Openbaar Psychiatrisch Ziekenhuis Geel* (Clinique psychiatrique publique de Geel). Les données chiffrées communiquées par l'institution se présentent comme suit pour les différentes catégories de malades: débilité mentale 42 %, schizophrénie et affections psychotiques 21,9 %, démence et autres déficits cognitifs 12,6 %, troubles de l'affectivité 6,5 %, troubles du contrôle de l'impulsivité 6,3 %.

Le mode de traitement ambulatoire pratiqué à Geel est unique au monde; il est considéré à l'étranger comme un véritable monument qui fait partie du patrimoine de l'humanité. Durant la période 1997-1999, des spécialistes de pas moins de vingt-quatre pays - psychiatres, psychologues et chercheurs de différentes disciplines - sont venus étudier la formule sur place; l'Amérique du Nord et le Japon, mais aussi la Chine, ont manifesté un intérêt tout particulier.

Ce régime «désinstitutionnalisé» existe à Geel depuis sept cents ans au moins. Au XIII<sup>e</sup> siècle, déjà, des handicapés mentaux et des personnes souffrant d'affections neurologiques allaient, parmi d'autres malades, en pèlerinage pour demander à sainte Dimona de les guérir. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Geel est devenue une institution sous supervision de l'État, une «colonie»; la médecine et, plus tard, la psychiatrie ont été appelées à y jouer un rôle important. Entre 1850 et 1950, Geel a connu une expansion nationale et internationale. Peu avant la seconde guerre mondiale, on dénombrait plus de 3 700 «pensionnaires» - les hommes étant désignés en néerlandais par le terme *kostgasten*, et les femmes par celui de *kostmensen* - en traitement chez des habitants de la localité que l'on a appelés *kostgevers*; ils y effectuaient divers petits travaux d'agriculture ou de jardinage ou aidaient aux tâches ménagères.

A mesure que la ville de Geel s'est modernisée et industrialisée, la formule de soins chez l'habitant s'est également modifiée. Les tâches agricoles ont presque entièrement disparu, et près de la moitié des pensionnaires masculins travaillent désormais durant la journée dans des

salles de thérapie de la clinique. L'offre d'hébergement s'est fortement réduite car, de plus en plus, les conjoints ont tous deux un emploi à l'extérieur; le nombre de patients susceptibles de séjourner dans une famille diminue également. De part et d'autre, la moyenne d'âge se situe aujourd'hui autour de 65 ans. Le nombre de patients en famille d'accueil est tombé graduellement, entre les années 1930 et aujourd'hui, de 3 700 à quelque 550; si la tendance ne s'inverse pas, l'hébergement dans les foyers est voué à disparaître.

Il n'empêche que les familles, supervisées et assistées par une équipe soignante très motivée, entretiennent inlassablement la «tradition» comme si de rien n'était. L'institution hospitalière, après avoir été spectatrice passive pendant des années, s'est ressaisie et a créé différentes commissions afin de définir une marche à suivre pour le futur. Entre-temps, il s'est d'ores et déjà avéré possible d'intéresser de nouveaux patients et de sensibiliser les jeunes foyers moyennant une politique de recrutement dynamique et un remaniement du style de gestion. Il reste à souhaiter que la rétribution de l'hébergement soit sensiblement relevée pour devenir à peu près l'équivalent d'un second salaire; pareil incitant financier contribuerait sans aucun doute à rendre la formule attrayante.

Pour rédiger mon livre *Dansen met de maan. Gezinsverpleging in Geel* (Danse avec la lune. Soins en famille à Geel), j'ai rendu visite en deux ans à 108 familles hébergeant des patients et recueilli des dizaines de témoignages de personnes qui prodiguent les soins ambulatoires, de psychologues, de médecins et d'administrateurs. Le bilan de mes contacts révèle une impressionnante



(Photo P. van Wouwe).

diversité de situations, d'expériences et de rapports humains. Si les personnes interviewées l'expriment de manière extrêmement diversifiée, une constante se dégage de l'étude des 108 cas examinés.

L'inclusion sociale, le fait de «compter avec le patient» en toutes choses, est une exigence primordiale de la tradition des soins mixtes à Geel. Si cette première condition n'est pas remplie, la relation entre foyer d'accueil et patient peut difficilement se poursuivre. Il est très courant que l'hôte soit convié à toutes sortes de fêtes de famille: mariage, baptême, communions, jubilé, etc.

Aucune famille, en revanche, ne considère comme un manquement à ce devoir d'hospitalité le fait que les membres de la famille au sens strict tiennent le patient à l'écart de questions qui leur sont propres ou dont ils débattent entre eux. Partout subsiste un cercle restreint dont le pensionnaire ne fait pas partie. Une certaine distance reste donc de mise. Cette réserve va de pair avec un autre principe que formulent spontanément la plupart des accueillants: «Nous restons le maître». Il serait tout à fait erroné de choyer le pensionnaire et de créer l'impression que tout est permis.

L'intégration sociale et l'autorité constituent donc des impératifs incontournables. Il n'est

possible de bien s'entendre avec le «malade» - et le raisonnement est valable dans l'autre sens - que si un lien affectif réciproque se crée, une «chaleur physique», selon les termes employés par une dame qui héberge un patient. Les parents d'accueil, et tout particulièrement les «mamans», peuvent donner beaucoup d'affection et d'amour, mais espèrent aussi en recevoir en retour de la part de leur pupille.

Il est frappant de constater que les accueillants décrivent comme excellents les rapports entre leurs pensionnaires et leurs propres enfants et éventuels petits-enfants. L'attachement est réciproque. Les patients qui ne se montrent pas aimables vis-à-vis des enfants et petits-enfants de la famille n'y resteront pas longtemps.

*Eugeen Roosens*  
(Tr. J.-M. Jacquet)

En 1979 est paru en français l'ouvrage d'EUGÉEN ROOSENS *Des fous dans la ville? Gheel et sa thérapie séculaire*, Presses universitaires de France, Paris.

## LITTÉRATURE

### **Marcel Möring: le monde une maison, bloquée par la neige**

Des thèmes de la tradition juive comme l'Exode et le retour à la Terre promise ont inspiré à Marcel Möring (°1957) son épopée familiale *La fabuleuse histoire des Hollander*, l'un des plus impressionnants romans néerlandais des dernières années. L'histoire est celle d'un horloger polonais émigré aux Pays-Bas au XVIII<sup>e</sup> siècle, et de sa descendance qui, deux cent cinquante ans plus tard, fuit vers l'Amérique devant la seconde guerre mondiale; elle déroge, dans sa conception, aux strictes règles du genre. Le titre original du livre est *In Babylon* mais Möring rend l'histoire si captivante et universelle qu'il n'est nullement question ici d'une babélique confusion des langues. *La fabuleuse histoire des Hollanders* semble bien être, par moments, la production de l'un des grands auteurs juifs américains; quant à sa composition et à son impact visuel, elle rivalise même avec les aventures hollywoodiennes. Marcel Möring a déjà vu son ouvrage *Le grand désir* publié en

français (1), mais son troisième roman est incontestablement le plus ambitieux.

Möring a donc basé *La fabuleuse histoire des Hollander* sur une intrigue solide, à quatre-vingts pour cent du moins. Les vingt pour cent restants sont comblés par des puissances créatives qui dépassent les frontières du réalisme. Cela donne par moments au récit une telle fantaisie surnaturelle, qu'on pourrait attribuer à l'auteur, par-dessus le marché, des qualités narratives typiquement sud-américaines. C'est ainsi que le personnage central de Möring, Nathan Hollander, sexagénaire et auteur de contes de son état, reçoit régulièrement les apparitions de ses aïeux polonais Chaïm et Magnus, morts tous deux depuis quelque trois cents ans. Pour lui, c'est la chose la plus normale du monde. Enfant, sur le bateau vers l'Amérique, il a fait la rencontre d'un vieux juif qui lui a raconté des histoires obscures tirées du Talmud, sur les golems et autres créatures du royaume des ténèbres; depuis, Nathan donne libre cours à son imagination. Vivez avec le même état d'esprit les événements étranges qui lui arrivent, et vous avez déjà pénétré une bonne partie du mystère. Le reste demeure voilé, comme dans les meilleures familles.

Des influences juives, des modèles sud-américains ... Y a-t-il à la fin des fins quelque chose d'authentique dans *La fabuleuse histoire des Hollander*? C'est certain. Möring agit en magicien car pour assurer la succession des séquences historiques, il y a aussi une intrigue actuelle forte. Elle se passe dans l'est des Pays-Bas, dans la maison perdue au diable vauvert de l'oncle Herman - le frère du père de Nathan qui, chaque été, quittait son appartement de New York pour une visite à sa terre natale. Au décès de Herman, Nathan hérite de la maison et de la magistrale bibliothèque qu'elle contient, à condition d'écrire, au lieu d'un conte, l'histoire de la famille. Alors qu'une terrible tempête de neige fait rage, Nathan arrive dans la maison sur la colline, en compagnie de sa nièce Nina. Elle est à la fois son agent littéraire et, avec lui, le dernier membre survivant de la famille. Leur séjour forcé